

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

MES DEUX MÈRES.

Lorsque j'étais tout jeune enfant,
Ma mère me disait souvent :
Tu possèdes une autre mère
Parmi les anges radieux ;
Dis-lui ta meilleure prière,
Aime ta patronne des cieux.

Celle qui me parlait ainsi,
Oh ! que je l'aimais, elle aussi !
Je me disais : j'ai donc deux mères,
Et combien bonnes toutes deux !
L'une et l'autre me sont chères,
Je prîrai ma mère des cieux.

Mais maintenant que le malheur,
De sa main cruelle, en mon cœur
A marqué son empreinte austère,
Les plaisirs me sont douloureux,
Et j'aime peu sur cette terre :
Mes deux mères sont dans les cieux.

M.

UN RETOUR.

Votre nef bien longtemps vogua sous une étoile
Qui brille en des cieux étrangers ;
Enfin des vents amis soufflant dans votre voile
Vous ramènent vers nos foyers.

Vous avez entendu du sonore Atlantique
Les voix et le mugissement ;
Vous avez contemplé le tableau fantastique
D'où jaillit ce mot : Tout-Puissant.

Vous avez vu les bords de l'ancienne Acadie,
Son sol fertile et vénéré ;
Vous avez respiré souvenirs, poésie
En foulant les champs de Grand-Pré.

Rt vous avez goûté des filles du grand Fleuve
Le doux climat, l'air enivrant,
Source de vrais plaisirs où l'étranger s'abreuve
Et qui fait pleurer en partant.

Rien de cela n'a pu vous retenir encore
Seul sur un rivage lointain ;
Aux lieux où respandit votre première aurore,
Joyeux, vous revenez enfin.

Sous l'ombrage béni du toit qui nous protège,
Vous trouvez les cœurs d'autrefois ;
N'allez pas redouter un oubli sacrilège :
L'amour a gardé tous ses droits.

Mais ne nous quittez plus ; si l'amère souffrance
Vient encoir s'abattre sur vous,
Après du juste ciel nos cœurs feront instance
Et vous aurez des jours plus doux.

M.

LA FIANCÉE DE MADRID.

(Suite.)

—Si c'était, le même, pensa-t-elle.

Puis, s'étant retournée par un mouvement machinal, elle fit un pas en arrière et laissa échapper un grand cri.

Le masque était là.

Elle le regardait avec des yeux hagards. Il dit à demi-voix :

—Oh ! silence ! silence, *senorita*.

Fernande retrouvait peu à peu son énergie. Elle put enfin parler.

—Votre audace est grande, *senor*.

—Un grand amour ne peut-il la justifier ?

—L'amour sans le respect n'est qu'un outrage... Eloignez-vous !

—Je comprends votre colère, *doña Fernande*, et j'en subirai l'effet sans murmurer. Vous doutez d'un amour qui, pour arriver jusqu'à vous, a besoin du secours d'un masque et du secret de la nuit. Vous doutez et je n'ai pas le droit de me plaindre... Et pourtant le ciel connaît cette flamme qu'un seul de vos regards a allumée. Dieu sait tous les tourments que j'ai soufferts loin de vous. Il y a longtemps de cela, *doña Fernande* ; il y a de cela trois longues années, durant lesquelles votre image n'a cessé de briller devant moi. Oh ! voyez-vous, cette heureuse nuit ne saurait s'effacer de ma mémoire, et mon front brûle rien qu'à en évoquer le souvenir : C'était à un bal de la cour, et vous aviez seize ans... blanche comme un lys, vive et souriante comme l'enfant qui aime la vie, vous sembliez prendre plaisir à cette fête royale dont le spectacle était nouveau pour vous, quand soudain le noble marquis d'Ovéda, votre père, vous ordonna de le suivre, et jamais depuis...

—Mon Dieu, murmura *Fernande*, dont l'esprit faisait un retour vers le passé ! Quel soupçon !... mais non ! c'est impossible.

—*Doña Fernande*, serez-vous sans pitié, dit l'inconnu en étendant les mains vers elle.

—Arrêtez ou je sonne ! Est-ce que je vous connais ? moi. Est ce que je sais qui vous êtes ?

—Voulez-vous le savoir, *doña Fernande* ?

—Partez, partez, vous dis-je.

—Je partirai... mais inconnu à tous, je ne dois point l'être pour vous. Ce masque vous effraie... Eh bien !

Déjà il portait la main à son front, et le masque allait tomber, quand un bruit de pas précipités retentit sous la longue voûte du corridor. Il s'arrêta brusquement, et *Fernande*, courant vivement vers la porte, se jeta dans les bras de la marquise d'Ovéda en criant d'une voix étouffée :

—Ma mère ! ma mère !

—Du secours ! cria la marquise d'une voix forte.

Une seconde exclamation allait bondir sur ses lèvres. Elle put la retenir à temps ; elle venait d'apercevoir un homme dans la chambre de sa fille.

L'audacieux masque avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas se découvrir. Au risque de déshonorer *Fernande*, il songea tout d'abord à assurer sa fuite. D'un seul coup d'œil il mesura la hauteur de la croisée et reconnut que, d'une espèce d'entablement de pierre, facile à atteindre, il pourrait sauter sans danger sur le sol. En deux bonds il fut dans la cour. Or, le cri de la marquise avait été entendu dans la salle du bal, et dans l'inquiétude où l'on était de savoir ce qui se passait, on avait ouvert les fenêtres, et tous les yeux étaient fixés sur l'aile du bâtiment où logeait *doña Fernande*. La retraite du visiteur nocturne eut entre autres témoins le jeune *Gomez de Stuniga*, *don Alvarez de Landos* et le comte d'Ossuna, tous trois rivaux dans leurs projets d'alliance avec la maison d'Ovéda.

—Eh bien ? dit le premier.

—Qui l'eût pensé ! dit le second.

—Que voulez-vous ? ajouta le troisième.

—Nous ne sommes plus rivaux, reprit *Gomez de Stuniga*, soyons amis !

Une poignée de main scella cet engagement pris sous de si étranges auspices et tout fut dit. Pendant ce temps, *Juan de Valdesillas* était allé rejoindre la marquise. Au moment où il entra dans la chambre fatale, *Fernande* commençait à reprendre ses sens et promenait autour d'elle un regard étonné. Déjà la marquise lui avait adressé une question qui était restée sans réponse.

—Cet homme ! redemanda-t-elle cette fois avec plus d'instance, par pitié, ... quel était cet homme ?

—Je ne sais, dit *Fernande* qui parut sortir d'un songe.

—Quoi ! son nom ?...

—Sur mon âme et sur Dieu ! je l'ignore.

La marquise pensa mourir. Elle se tourna du côté de *Valdesillas*, et, saisissant avec force la main qu'il lui tendait :

—Ma fille, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, ma pauvre fille est perdue !

II.

L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE.

Le lendemain de cette fête fut un jour de deuil. La mère, sûre de l'innocence de sa fille, et la fille, forte de la confiance de sa mère, pleuraient ensemble et confondaient leur douleur. Le vieux commandeur, fidèle à son ancien titre d'ami, et considérant l'événement de la veille comme la plus grande catastrophe qui pût atteindre une maison comme celle d'Ovéda, dont l'honneur, depuis trois siècles, était toujours demeuré pure de toute souillure et à l'abri même du soupçon, le commandeur, disons-nous, comprenait, quoiqu'à grand'peine, que l'affaire dont il s'agissait n'était pas de celles qui se dénouent par

la violence ; et, pour la première fois de sa vie, il se voyait forcé de redresser une injure sanglante, sans en venir aux voies de fait et sans tirer l'épée du fourreau. Son esprit vif et emporté s'accommodait mal de ces lamentations stériles qui réellement n'aboutissaient à rien, et il eût cent fois mieux aimé, malgré ses cinquante années et ses cheveux grisonnants, avoir affaire à quelque insolent muguet des antichambres du roi, que de se perdre en vaines clameurs contre un ennemi inconnu, et que d'engager une lutte sans savoir où porter ses coups.

Peu propre au rôle de conseiller, étranger surtout à cette tactique toute de jugement et de combinaison, qui consiste à tourner un péril ou une difficulté, le commandeur, après avoir réfléchi, autant qu'il était en lui, au moyen de sortir d'embarras, ne s'en était trouvé ni plus ni moins avancé. Il en revenait toujours à sa raison de violence et à sa politique de ferrailleur. Avec son courage et sa loyauté, il ne pouvait supposer que l'insolent page du bal, ne se fût pas enfin connaître ; et alors il se proposait de lui arracher une confession si publique et si claire de sa honte et de son repentir, que l'honneur du nom d'Ovéda serait sans doute sorti de ce conflit aussi pur que possible et couvert d'un nouvel éclat.

A défaut de Valdesillas, Fernande soumit enfin à la marquise une résolution qui avait le double avantage de la soustraire à toutes les obligations du monde et d'assurer son repos. Il s'agissait d'une retraite éternelle. Le cœur de la marquise fut navré. Mais était-ce le moment de reculer devant la cruelle épreuve d'une séparation ? La pauvre mère avait déjà eu cette idée, et elle n'avait osé en faire part à sa fille. Elle gardait le silence et baissait tristement la tête. La marquise approuvait le sacrifice qu'elle s'était senti incapable de conseiller. Il fut décidé qu'avant la fin du jour tout serait fini.

Mais une si grave détermination ne pouvait être prise qu'en présence de tous les parents de Fernande. On disposa tout pour que la famille se réunît en conseil dans le courant même de la journée.

La marquise chargea Nunez, son fidèle intendant, de courir chez tous les membres de la famille d'Ovéda, présents à Madrid, et de les prier de se rendre en toute hâte au château, où on allait délibérer sur le triste événement de la nuit.

Au bout de deux heures, les parents de la marquise étaient tous au rendez vous. Pas un n'avait voulu manquer à l'appel, car, jaloux de la gloire de leur blason, ils étaient tous liés l'un à l'autre par la communauté des intérêts de famille et la solidarité de l'honneur.

Parmi eux, on remarquait le marquis de Villena, frère de la marquise d'Ovéda, vénérable vieillard dont le père avait jadis soutenu les droits de Jeanne-la-Folle, contre l'ambition prématurée de son fil, Charles-Quint ;—Don Cristoval de Fonseca, gouverneur des prisons royales, oncle par alliance de dona Fernande ;—don Gusman d'Evanéz, chevalier de Saint-Jacques, neveu de la marquise, et plusieurs autres gentilshommes appartenant aux deux branches d'Ovéda et de Villena, tous décorés de titres pompeux, tous occupant dans l'état quelque importante dignité.

Nobles alliés, dit la marquise avec émotion lorsque le cercle fut définitivement formé.—Les maisons

comme la nôtre, quel que soit le coup qui les frappe, ne sont jamais veuves de protecteurs, ne tombent jamais faute d'appui. Si mon époux, le marquis d'Ovéda, dort au fond de la tombe, tout n'est pas mort avec lui, et sa race veille sans cesse sur l'héritage qu'il lui a légué. A lui de reposer en paix ; à nous de continuer sa tâche. C'est pour m'aider dans cette sainte mission que je vous ai fait appeler. Vous le savez, un scandale inouï, sans exemple, a eu lieu, cette nuit au château d'Ovéda. Il faut qu'une explication solennelle vous en soit donnée. Cette explication, votre droit serait de l'exiger, notre devoir est de vous l'offrir. C'est Fernande elle-même qui a voulu se charger de ce soin... La voici.

Fernande parut en effet à l'extrémité de la pièce. Son air était grave, sa démarche lente, son costume simple et sévère. Elle prononça sa justification d'une voix calme et assurée.

—Ma présence en ces lieux, dit-elle, doit déjà me justifier à vos yeux. Coupable, j'aurais fui votre malédiction ; innocente, je viens vous supplier de me fortifier et de me bénir. Vous le voyez, vous tous qui avez su garantir de toute souillure le nom que vous portez, je m'offre à vos regards sans rougir, mon front ne craint point d'interroger la clarté du ciel, et demain, comme hier, je pourrai sans remords me confesser au prêtre et me recommander à Dieu. Mais il ne suffit pas toujours d'une conscience pure pour être à l'abri du soupçon. La vertu existe moins par elle-même que par l'hommage universel qu'on lui rend. Or, il n'est plus en mon pouvoir d'imposer aux autres la conviction de mon innocence. Une injure sanglante m'a été faite, et par une fatalité étrange, cette injure doit rester impunie. Nul ne connaît l'homme qui m'a insultée, et je ne puis qu'en appeler à Dieu du soin de son châtement. Mais l'écusson d'Ovéda n'en est pas moins taché, et il est de ceux dont l'azur ne saurait demeurer terni, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure. Dès ce soir, je dirai au monde un éternel adieu. C'est au voile du cloître à essuyer mes pleurs. C'est au rayon du ciel à purifier ce que le souffle de la terre a flétri. Que votre volonté s'accorde avec la mienne, et aujourd'hui même commencera l'expiation.

Il se fit un long silence. Le vieux Cristoval de Fonseca, oncle de Fernande, prit le premier la parole.

—Ma nièce, dit-il, cette résolution vous honore ; et bien que le sacrifice d'une vie tout entière puisse paraître exagéré, en raison surtout des circonstances qui semblent vous proclamer innocente, il est de notre devoir de vous y engager. Mais nous regretterons toujours de ne pas connaître l'auteur d'une telle injure, car tout vieux que nous sommes, nos épées en auraient eu raison !

—Bien dit, s'écria Valdesillas en frappant de sa main droite la garde de son épée. Voilà la vraie gardienne de l'honneur, voilà la seule amie qui ne soit pas infidèle, et dont on soit sûr à toute heure et en tout lieu. Oh ! si quelque indice pouvait me guider... si dona Fernande...

—Je ne sais rien, murmura la jeune fille.

—Quoi ! pas un souvenir ? la taille, la démarche, le son de la voix...

—Ma frayeur, senor Valdesillas, a été si grande

que je n'ai rien vu, rien entendu... Et d'ailleurs quand je me rappellerais...

—Pardon, ma cousine, interrompit don Gusman d'Evanez. Votre mémoire est en défaut, c'est tout simple, et ce n'est pas elle que nous devons interroger. Mais il est un fait qui pourrait nous mettre sur la trace de la vérité. Votre chambre, dona Fernande, est située de telle sorte qu'on n'y saurait parvenir qu'en connaissant parfaitement l'agencement intérieur des communications du château. D'après votre propre aveu, l'insolent s'est introduit chez vous par une porte que nul étranger avant lui n'avait franchie... Qui donc avait découvert le secret de cette porte ?

—Moi ! répondit une voix qui alla vibrer au fond de tous les cœurs. Par un mouvement spontané, l'assemblée entière se retourna. C'était don Diégo de Soria qui était entré sans qu'on l'eût aperçu.

—Vous ! s'écria Fernande en frémissant.

Diégo baissa la tête et ne répondit pas.

Valdesillas échangea un rapide regard avec la marquise, et s'adressant à Diégo ;

—Il y a longtemps, dit-il, que je voulais vous dire tout ce que je pensais de vous. Mais j'avais déjà la réputation d'un grondeur, d'un vieillard mécontent de tout, et j'en étais venu à me défier de moi-même. D'ailleurs, l'occasion me manquait. Elle s'offre aujourd'hui, et je la saisis au vol, señor Diégo.

—Eh ! mon Dieu ! je vous sais par cœur, mon bon Valdesillas, interrompit Diégo avec ironie. Vous avez comme cela des colères qui vous emportent beaucoup trop loin, mais qui ont au moins cela de bon qu'elles s'éteignent aussi promptement qu'elles se sont allumées. Je parierais que vous allez me dire quelque injure, n'est-ce pas ?

—Je ne vous direz, señor Diégo, qu'une simple et dure vérité. Vous avez déshonoré une femme, et c'est d'un lâche ; vous avez souillé le sang de votre race, et c'est d'un mauvais fils, entendez-vous ? Voilà les injures que j'avais à vous dire, monsieur : et soit instinct, soit pressentiment, je les pense depuis le jour où la mort de don Ruiz a livré à un frère indigne et félon l'héritage du beau nom de Soria.

—De grâce ! murmura la marquise, et jetant à Valdesillas un regard suppliant.

—Prenez garde, señor, dit Diégo dont la fureur comprimée avait blanchi les lèvres, prenez garde ! Vos paroles sont plus que sévères, et peut être vous repentirez-vous de les avoir prononcées.

—Valdesillas a raison, dit Cristoval de Fonseca, et si une chose m'étonne, c'est que la rougeur ne vous soit pas montée au front, c'est que le frémissement de nos épées à tous n'ait pas réussi encore à appeler la vôtre hors du fourreau !

Et don Cristoval joignait le geste à la menace.

—Un instant, señor, répliqua Diégo ; modérez cette fougueuse impatience, ou plutôt réservez-la pour une meilleure occasion. Vous ne pouvez me refuser le temps d'expliquer, sinon de justifier ma conduite. Or, sans vouloir nier ici aucun de vos droits sur dona Fernande, permettez que ce soit en sa seule présence et devant sa mère que j'essaie d'obtenir mon pardon. Je crois être excusable, et je prie la marquise d'Ovéda d'en juger. Quelle que soit sa décision, je jure de m'y soumettre. Si scrupuleux

que vous soyez, señors, n'aurez-vous pas confiance dans le jugement d'une mère, et ne le confirmeriez-vous pas quand elle l'aura prononcé ?

Un signe d'assentiment universel avertit la marquise qu'elle pouvait se conformer au désir de Diégo. Elle fit signe à Fernande d'entrer la première dans la pièce voisine, après quoi elle s'y rendit elle-même, suivie de don Diégo.

La porte retomba lentement. Un malaise inexplicable semblait régner entre ces trois personnages qu'une si étrange circonstance venait de réunir. Mais cette incertitude ne fut point de longue durée. Aussitôt qu'elle se fut assurée qu'on ne pouvait les entendre, la marquise vint à Diégo et lui dit d'une voix brisée :

—Eh quoi ! Diégo, serait-il vrai ?...

Fernande attendait la réponse avec anxiété.

—Rien de tout cela n'est vrai, madame, répondit le jeune homme.

—En effet, s'écria Fernande, cette voix que j'ai entendue pour la seconde fois cette nuit, cette voix dont le son est encore là, présent à mon oreille...

N'était pas la mienne, n'est-ce pas ? Vous avez raison, Fernande, ce n'est pas moi qui aurais tant osé, ce n'est pas moi qui aurais voulu, par cet acte de coupable folie, donner raison à mes ennemis contre moi. Non ! je n'ai pas commis ce crime infâme, mais je viens vous sauver de ses conséquences terribles ! Vous avez repoussé mon amour, Fernande, acceptez mon dévouement ! Vous devez cette faveur à mes prières, ce prix à ma confiance, cette satisfaction à votre honneur ! j'ignore qui a pu être assez téméraire pour s'introduire cette nuit chez vous ; mais je crois que cet homme, quel qu'il soit, s'y est introduit malgré vous. Insensé ou coupable, je suis sûr que vous l'avez chassé honteusement. Maintenant, on me sait aventureux, léger, irréfléchi ; que je prenne la responsabilité de cette faute, que j'offre de l'effacer sur-le-champ, et personne ne doutera de ma sincérité... Prononcez donc, Fernande... mais, au nom du ciel, au nom de votre réputation compromise, ne songez plus au couvent ! N'oubliez pas qu'une semblable retraite serait une sorte d'aveu qui vous perdrait... Rappelez-vous surtout que si, aux yeux du monde, le couvent peut expier une faute, il ne la répare jamais !

—Ainsi, dit la marquise, vous voudriez...

—Epouser Fernande ;—oui, madame. Quel hommage plus éclatant puis-je rendre à sa vertu ?... En m'accusant, je la justifie... Au lieu d'une esclandre fatale, on ne verra plus dans l'événement de cette nuit qu'une folle équipée de jeune homme, que la démarche inconsidérée d'un étourdi. On me blâmera, mais Fernande sera sauvée... Oh ! répondez, madame, que faut-il que j'espère ?

—Si ma fille y consent !.. dit la marquise en l'interrogeant du regard.

Fernande n'aimait ni ne haïssait Diégo. Jusqu'alors le souvenir de Don Ruiz avait fermé son cœur à tous les vœux de ses nombreux prétendants. Mais aujourd'hui une voix plus forte s'élevait en faveur de Diégo. Confiant et généreux, il venait se présenter à Fernande, non pas sous le masque intéressé de l'amant qui sollicite, mais avec la noble abnégation de l'ami qui se dévoue. Rien ne pouvait la sauver du déshonneur, pas même la mort. Et lui

Diégo, au lieu de former des soupçons que l'apparence eût excusés, au lieu de s'éloigner d'elle comme tant d'autres allaient sans doute le faire, Diégo venait lui dire qu'il était sûr de son innocence et lui tendre la main.

—Si don Diégo de Soria, dit-elle d'une voix émue, est vraiment persuadé que je suis encore digne de lui, j'accepterai l'appui que m'offre sa générosité, sans scrupule et sans remords.

—Rentrons, dit la marquise, et faisons sur-le-champ part de cette résolution à notre famille. Ah ! vous êtes un noble cœur, Diégo ! Dieu seul pouvait inspirer à une belle âme ce moyen, l'unique peut-être qui existât au monde de sauver ma fille, Merci, Diégo, merci.

—Messieurs, dit la marquise en rentrant avec Fernande et Diégo dans le salon, il n'est plus question de couvent, mais bien d'un prochain mariage. Il ne s'agit plus d'une injure qui se doit laver dans le sang, mais de l'imprudence d'un jeune homme, notre ami, presque notre enfant, qui a commis une étourderie, sans en prévoir les suites, et qui n'a senti la gravité de sa faute que lorsqu'il n'était plus temps pour lui de s'arrêter ; il a mon pardon et je viens solliciter le vôtre.

Le vœu de la marquise était un ordre. D'ailleurs ce dénouement était le plus heureux qu'on pût souhaiter. Les plus vieux de l'assemblée adressèrent à don Diégo quelque avis d'une bienveillance austère, quelques remontrances paternelles. Diégo écouta tout avec une déférence parfaite, et l'on se sépara.

Une heure après cette entrevue, la marquise avait arrêté avec Fernande et Diégo toutes les dispositions des fiançailles et de l'union qui devait suivre immédiatement. Bientôt elle se trouva seule avec le commandeur.

Eh bien, don Juan, lui dit-elle, que pensez-vous de tout ceci ?

—Je pense, répondit Valdesillas, que don Diégo n'est pas trop maladroit et que cette folle étourderie, comme vous voulez bien l'appeler, est tout simplement l'œuvre préméditée d'un intrigant audacieux qui a résolu d'obtenir par une voie détournée ce qu'on lui a refusé quand il a pris le droit chemin. Je pense qu'il voulait être votre gendre, et que pour arriver à ce résultat tous les moyens lui ont paru bons.

—Votre injustice vous aveugle, dit la marquise, et l'interprétation que vous faites de la conduite de Diégo est entièrement fautive. Apprenez qu'il nous a donné aujourd'hui la preuve du plus grand dévouement, de la plus complète abnégation.

—Je ne sais pas deviner les énigmes, répartit le commandeur.

—Et il m'est impossible, reprit vivement la marquise d'Ovéda, de vous dire le mot de celle-ci. Mais je n'ai rien avancé qui ne soit parfaitement vrai. Diégo a conquis des droits réels à notre reconnaissance et à notre amitié.

—Je vous crois, madame la marquise. Mais alors, je dois en convenir, c'est un homme que j'avais bien mal jugé.....

Cependant, le premier soin de Diégo, en quittant le château d'Ovéda, avait été de se rendre au palais

du roi pour y trouver son ami don Roderic Calderone, comte d'Oliva.

Il y arriva en effet au moment où le favori sortait, sérieux et rêveur des appartements de Philippe III.

—Quelles nouvelles ? lui demanda Roderic en venant rapidement à lui.

—Excellentes !

—Point de soupçons ?

—Aucun.

—La marquise... Fernande... Elles ont consenti ?

—Les yeux fermés.

—Quand le mariage ?

—Dans un mois.

III.

LES FIANÇAILLES.

Ce jour-là la marquise et sa fille s'étaient levées plus tôt que de coutume et semblaient préoccupées de quelque grand événement. On avait ouvert dès le matin une longue galerie décorée d'une imposante collection de portraits de famille, sanctuaire vénérable où l'ancienneté, l'honneur et la pureté du nom d'Ovéda étaient représentés ici par un vieillard blanchi sous la mître, là par un guerrier droit et fier sous son armure de métal, plus loin par une jeune religieuse dont la beauté calme et l'expression inspirée annonçaient qu'elle avait dû vivre comme une élue et mourir comme une sainte. Cette galerie, objet d'un respect religieux, demeurait constamment fermée, et cette exception à un usage si rigoureusement observé ne pouvait expliquer que par l'imminence de quelque importante solennité. Une table longue et des sièges nombreux y furent successivement apportés. Les échos, depuis longtemps silencieux, retentirent tout-à-coup des cris des valets chargés de régler le cérémonial et les apprêts d'un banquet d'honneur.

Pour comprendre le vrai motif de cette agitation, de ces préparatifs, il eût suffi d'entr'ouvrir la porte du salon et de jeter un coup d'œil rapide sur les charmants objets de toilette qu'on y avait jetés la veille, çà et là, sans ordre, sans symétrie, et dans un désarroi qui en faisait ressortir davantage encore le luxe et la riche simplicité. Sur ce fauteuil, se déroulait une robe d'un blanc diaphane, dont les plis mûllement caressés par le demi-jour, offraient à la fois la nuance mate du velours et le vif éclat du satin. Plus loin, la marquise assise sur un long canapé, avait étendu sur l'un des coussins un voile dont il était facile de voir que la finesse du tissu le disputait à la légèreté du dessin. Immobile, rêveuse, et comme absorbée par une préoccupation amère, elle regardait le voile fixement et avec désespoir, peut-être parce qu'il était à ses yeux le symbole de l'acte personnel qui allait la séparer de son enfant. De temps à autre, elle se tournait du côté de Fernande, qui, presque aussi triste que sa mère, debout devant une table ronde, contemplant avec plus de curiosité enfantine que de véritable joie, une magnifique corbeille de mariage envoyée sans doute à la jeune fille par son noble fiancé. Sur ces entrefaites, on gratta doucement à la porte.

—Entrez, dit la marquise... Ah ! c'est vous Nuñez ?...

—Vous avez bien tardé, dit Fernande.

—Il est vrai, répondit Nunez ; mais ce n'est pas ma faute, senera, je n'ai plus mes jambes de quinze ans, et franchement elles ne valent plus grand'chose ; et puis, si vous saviez ! c'est à peine si j'ai eu le temps de faire mes commandes pour le dîner de ce soir. Ils savent tous qu'on n'a guère de peine à faire jaser le vieux Nunez, surtout quand il a quelque bonne nouvelle à dire... Aussi, il fallait voir comme ils m'entouraient comme ils me suppliaient !... Je vous assure que ça n'a pas été une petite besogne de répondre à toutes leurs questions...

—Des questions !

—Certainement, ... à propos du mariage de mademoiselle ; et ma foi, pour me débarrasser d'eux, je leur ai dit que tout était conclu, décidé, que les fiançailles avaient lieu ce soir, et que demain... Mais pardon, madame la marquise, vous trouvez peut-être ces gens-là bien curieux, et moi bien indiscret.

—Non, mon ami, l'union de Fernande avec le seigneur Diégo de Soria est définitivement résolue, et ce ne doit être un secret pour personne. Où en es-tu avec tes préparatifs ?

—Oh ! soyez tranquille, tout sera pour le mieux. Un repas splendide ! une fête de prince !

—As-tu porté ma lettre à don Juan de Valde-sillas ?

—Je l'ai remise à lui-même, madame la comtesse, il a bien fait quelques difficultés, mais enfin il sera ici à l'heure dite : il l'a promis du moins.

—C'est bien, Nunez, retire-toi.

—Permettez, madame la marquise, j'ai encore une commission dont il faut que je m'acquitte. Le seigneur Diégo dont je suis allé, selon mon habitude chercher les ordres, m'a chargé de remettre à la senora Fernande, le bouquet qu'il a cueilli devant moi. Il sera ici bien avant l'heure du festin...

Et en même temps, Nunez offrit le bouquet à Fernande.

—Ne faites pas attention, continua le bon vieillard, si cette petite rose est un peu fanée, ... elle était d'une ravissante fraîcheur quand don Diégo me l'a donnée... c'est pourtant ce maudit brouillard...

—Je le crois sans peine, mon pauvre Nunez, dit Fernande ; il n'est pas étonnant qu'une plante si frêle en soit ternie, puisque moi-même je ne saurais me défendre d'un vague sentiment de tristesse à la vue de ce ciel sombre et lourd, dans lequel, faible que je suis, je ne puis m'empêcher de lire un souvenir pénible ou un présage de malheur.

Le vieux Nunez regarda sa jeune maîtresse avec de grands yeux étonnés, puis il s'éloigna lui-même en proie à un chagrin dont il eût été difficile de se rendre compte. Elevé dès son enfance dans ce calme et silencieux château d'Ovéda, où il avait pris la survivance des fonctions de son père, habitué aux douces allures d'une vie uniforme et paisible, il n'aurait jamais cru que la tristesse pût pénétrer sous le toit de ses maîtres par un jour aussi beau, aussi nécessairement joyeux qu'une veille de noces ; il ne comprenait pas davantage qu'un peu de brouillard de plus ou de moins pût influencer si directement sur les dispositions de l'âme. Toutefois, comme il fallait bien assigner une cause quelconque à un effet dont le sens était un mystère pour lui, Nunez se rappela

ce qu'il avait lu maintes fois dans certains auteurs de la légèreté des femmes et de la mobilité de leur caractère, il en vint à conclure que sa maîtresse avait été tourmentée par quelque mauvais rêve pendant la nuit, ou par quelque fâcheux caprice depuis son réveil. Le temps d'ailleurs lui manqua pour éclaircir plus nettement la question ; ce n'était pas trop de toute la journée pour organiser sagement tous ces ressorts secrets, tous ces engagements mystérieux dont se compose le mécanisme d'une fête. Nunez, rassuré par son petit raisonnement sur l'état du cœur de Fernande, ne songea plus qu'à justifier son ancienne réputation de bon maître des cérémonies. Il appela, d'une voix sonore, tous les valets, indiqua à chacun sa besogne, leur adressa une allocution touchante sur les devoirs qu'ils allaient avoir à remplir, puis il les congédia d'un geste protecteur, se réservant le droit suprême de surveiller en détail les travaux et de promener l'œil du maître sur l'ensemble des opérations.

Devenue seule avec sa mère, Fernande ne changea ni de posture, ni de physionomie ; seulement, d'une main, elle prit machinalement le bouquet que lui avait apporté Nunez, tandis que de l'autre elle effeuillait la rose déjà flétrie dont les pétales ne tardèrent pas à joncher le parquet.

—Eh bien ! que fais-tu donc là ? s'écria la marquise ; si Diégo te voyait...

—Vous avez raison ma mère, répondit Fernande, confuse de sa distraction ; mais je ne sais quelle pensée douloureuse...

—Je la devine, interrompit la marquise avec compassion ; je la devine cette pensée, car elle est dans mon cœur comme dans le tien : ... tu songeais à don Ruiz de Soria.

Une larme glissa sous la paupière baissée de Fernande, ce fut son unique réponse.

—Tu le regrettes !... Ah ! c'est bien, cela, Fernande, car don Ruiz ne méritait pas moins. Il était plus que ton fiancé, il était ton ami, ton frère... Il eût été bien plus que l'époux de mon enfant, il eût été mon fils ! Ah ! tu le sais, Fernande, je l'aimais déjà comme une mère, et s'il faut te dire toute la vérité, depuis sa mort, je t'en voulais presque d'avoir accepté avec une résignation trop prompte la fatale destinée que Dieu t'avait faite... Il me semblait que, devant un malheur si grand, ton âme était restée trop calme, que tu l'oublies...

—Vous vous trompiez, ma mère, répondit Fernande. Vous avez fait comme le monde qui a cru à mon bonheur, à mon insouciance, parce qu'il me voyait, au milieu de nos fêtes, chanter, sourire et danser. Hélas ! ne deviez-vous pas être plus clairvoyante, vous, ma mère, qui savez que les plaies du cœur les plus vives sont celles que l'on cache avec plus de soin, vous qui m'avez dit si souvent que les souffrances de l'âme devaient vivre dans le silence, s'éteindre dans le mystère, et que c'était les profaner que d'en livrer le secret aux froides railleries des indifférents ? Ainsi j'ai agi, ma mère : souvent, avec la joie au front, je me sentais au cœur le froid de la mort, et plus d'une fois, seule, le soir, retirée dans ma chambre et rendue à moi-même, je me suis endormie en murmurant, au lieu d'une prière, le nom chéri qui avait dû être le mien. Je l'avoue, depuis quelques jours, éblouie par des présents dont on

m'écabla, étonnée par le bruit qui m'entoure, entrainée peut-être vers don Diégo de Soria par une affection qui ressemble plutôt à la reconnaissance qu'à de l'amour, j'ai manqué sans doute par moments à cette religion du souvenir que je n'ai cessé de garder à don Ruiz... Mais ne croyez pas que cette douleur soit dissipée, elle n'est qu'engourdie, et aujourd'hui que tout est conclu, aujourd'hui que nous en sommes au dernier délai, aujourd'hui que j'entends dire autour de moi et que je dis moi-même : c'est demain !... Je sens mes forces me trahir, ma mère, je sens renaître en moi une flamme mal étouffée, il me semble que je manque d'air dans ce cercle étroit du présent qui m'environne, me presse et me tue !... Je regrette, oui, je regrette le passé, ma mère, et j'ai peur de l'avenir.

Et d'abondants sanglots se firent jour à travers la poitrine de Fernande, qui se rapprocha de sa mère et appuya sur elle son front brûlant.

—Qu'ai je fait, murmura la marquise, te voilà tout en pleurs.... Folle que je suis de t'avoir rappelé d'aussi tristes souvenirs !

—Vous ne me les avez point rappelés, ma mère, car ils sont là, jeunes, vivaces, éternels, au fond de ce cœur qui ne veut, qui ne peut pas les oublier.

—Alors, pauvre enfant, c'est donc à moi de te consoler. Voyons, Fernande, essuies tes yeux ; pleurer aujourd'hui, cela te porterait malheur.

Tu as beau dire, j'ai eu tort. Dieu n'exige pas qu'une jeune âme s'ensevelisse dans un regret éternel... D'ailleurs, tu sais que je ne suis point injuste pour Diégo ; Don Ruiz était le préféré de mon cœur, mais, en dépit des préventions de Vadesillas, j'ai toujours rendu justice au mérite de son jeune frère. Qui sait même si la comparaison de leurs deux caractères ne serait pas à l'avantage de ce dernier ? Si don Diégo n'a pas les qualités profondes et les dehors graves de don Ruiz, il sait se faire aimer par la vivacité de son esprit et une sorte de gaieté charmante qui lui sied à merveille et qu'il a le secret de communiquer à ceux qui l'entourent. S'il n'offre pas cet assemblage de vertus austères qui semblaient verser sur le front de Ruiz un noble reflet de l'antique honneur des Soria, je lui crois un bon cœur et les qualités générales d'un véritable Espagnol. Sa conduite, le jour où un affreux malheur te condamnerait à entrer au couvent, ne l'a-t-elle pas dignement relevé à nos yeux ? Tu vois que, malgré sa légèreté, nous le jugions mal et qu'il vaut mieux que sa réputation. Et puis, don Diégo est en grande faveur auprès de Philippe III. Tu es jeune, tu es belle, tu brilleras entre toutes les femmes à cette cour dont le marquis d'Ovéda, ton père, m'avait fait jurer, à son lit de mort, de te tenir éloignée jusqu'au jour de ton mariage... Demain, je serai relevé de mon serment... demain, nous nous séparerons.

—Quoi ! ma mère, vous me quitterez ?

—Il le faudra. Tu sais que don Diégo exige que tu loges avec lui au palais même du roi... Et cet éclat, ce luxe, conviendrait peu à mon âge et surtout à mes habitudes de retraite et d'isolement. Voyons, ma fille bien aimée, n'augmente pas par ton chagrin celui que je me sens au fond de l'âme... Aie de la force, de la raison, du courage pour nous

deux... Mais, dis-moi..... tu n'as pas de répugnance pour ce mariage... au moins ?

—Aucune.

Tu aimes donc don Diégo de Soria ?

—Oui, ma mère, ... je l'aime.

Nunez parut pour la seconde fois et pria la marquise de vouloir bien descendre afin de présider à l'enlèvement d'une cloison, son intention étant de doubler par ce moyen la longueur d'une salle basse destinée à recevoir et à traiter les valets des nobles conviés. Il n'avait pas osé prendre sur lui la possibilité d'une aussi grave résolution. La marquise d'Ovéda se retira avec son vieux serviteur en jetant sur sa fille un regard de douce pitié. Alors Fernande se dirigea vers la croisée et l'ouvrit lentement.

—Hélas ! murmura-t-elle, pourquoi ces craintes superstitieuses, pourquoi cette défiance en face d'un avenir inconnu ?... L'affection que je dois à don Diégo ne saurait être une injure à la mémoire de don Ruiz... Pourtant plus j'approche du jour qui doit engager toute ma vie, plus je souffre, plus je tremble ! et comme si Dieu voulait aussi jeter le doute dans mon âme, pas un petit coin d'azur, pas un rayon au ciel !

Mais, comme elle disait ces paroles, midi sonna ; le soleil pâle commença à dorer l'horizon, et un rayon incolore perça faiblement le brouillard.

—Enfin ! soupira Fernande, c'est peut-être là le présage heureux que j'attendais.

Ici notre devoir d'historien fidèle nous oblige à couper notre récit et à laisser la marquise à ses tristes préoccupations, Fernande à ses scrupules de jeune fille, et Nunez à l'exercice de ses doubles fonctions de maître d'hôtel et d'intendant.

A cette même heure de midi, le même rayon de soleil qui avait semblé à Fernande un sourire du ciel, éclairait sur la route qui aboutit à Madrid du côté de l'est, un cavalier d'une trentaine d'années environ, ferme et bien posé sur une jument de bonne race, et revêtu d'un de ces costumes privilégiés, qui tout négligés qu'ils soient, révèlent la noble origine de ceux qui les portent. Depuis deux heures ce cavalier avait parcouru une distance de plus de six lieues, grâce à l'ardeur de sa monture qui n'avait cessé de l'entraîner au grand trot. Mais, lorsqu'il fut en vue de la ville, il serra peu à peu la bride afin de maîtriser l'impatience de sa jument dont la crinière fumante se hérissait à la vue du long espace qui se déroulait encore devant elle, et se fut seulement après bien des efforts, et grâce à quelques bénignes flatteries, qu'il parvint à modérer sa course et la contraignit à marcher au pas.

Quand la volonté du fougueux animal eut enfin cédé à l'impétueux caprice du maître, ce dernier embrassa d'un regard satisfait le groupe lointain ou plutôt la masse informe qui ne désignait encore que d'une façon douteuse l'emplacement de la ville de Madrid : mais, par degrés, ce point noir se divisa en plusieurs parties, les constructions des faubourgs se découpèrent sur le fond blanc du ciel, et les brumes du matin, en se dissipant tout-à-fait, laissèrent apercevoir les flèches élançées des vieilles cathédrales.

(A Continuer.)

LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)

—C'est juste, certes, il ne refusera pas, ma chère, surtout si on le lui demande en ton nom... Eh bien ! je vais lui envoyer Sémiramis. Veuillez vous rasseoir, monsieur de Martigny ; Sémiramis sera de retour dans quelques minutes... vraiment, je n'entends pas, moi, que vous couchiez à la belle étoile !

Martigny reprit sa place. La maîtresse du logis parla bas à la négresse, qui sortit précipitamment, et la conversation continua sur Paris et sur la France. Le vicomte, malgré son patriotisme, commençait à s'impatienter de ces redites continuelles, quand Sémiramis reparut, accompagnée d'un homme âgé, dont le costume et les manières annonçaient un valet de bonne maison.

Après avoir salué profondément les dames et avoir lancé un regard observateur à Martigny, il dit en anglais que « Son Honneur, M. le juge, présentait ses compliments aux dames Brissot, et qu'il serait flatté de recevoir chez lui le gentleman français. »

—Je savais bien ! dit la mère en jetant un regard oblique à Clara.

Puis se tournant vers le vicomte :

—Allons ! mon cher compatriote, William va vous conduire chez son maître, et vous n'aurez pas trop à regretter la nuit que vous comptiez passer dans le *bush*... Et puis, ajouta-t-elle en se servant à son tour de la langue anglaise, William voudra bien dire à M. Denison que je le prie de venir ce soir, en compagnie de M. de Martigny, prendre le thé avec nous à l'issue du dîner.

William s'inclina, tandis que le Français se confondait en remerciements et exprimait le plaisir qu'il aurait d'accepter cette gracieuse invitation.

—Et M. Denison, de même, n'aura garde de refuser, répliqua madame Brissot en souriant ; ainsi donc, à ce soir !

Et comme Martigny s'éloignait avec le domestique, elle donna l'ordre à Sémiramis de fermer le magasin, afin de pouvoir donner tous ses soins aux préparatifs de la soirée.

II

LE DIAMANT.

La nuit tombait au moment où le voyageur et William, qui avait pris en main la bride du cheval, quittaient la demeure des dames Brissot. Heureusement, ils n'avaient pas à aller bien loin ; après avoir fait une cinquantaine de pas dans la principale et à peu près l'unique rue de Dorling, ils s'arrêtèrent devant une belle maison, construite en briques, entre une cour et un jardin également remplis de fleurs. Une grille de fer, qui longeait la voie publique, était toute grande ouverte, comme si l'on eût attendu le voyageur. Ce fut encore une négresse qui s'avança pour prendre le cheval et le conduire à l'écurie, car, en ce moment où la partie mâle de

la population se portait aux mines, il n'y avait plus que des femmes pour le service intérieur des habitations, sauf toutefois quelques domestiques dévoués de longue date à une famille, comme semblait être William.

Le guide introduisit Martigny dans un *parloir* où tout était propre, luisant, bien rangé. Les meubles, quoique de provenances diverses, semblaient être de grand prix ; un tapis moelleux recouvrait le plancher et un double candélabre, chargé de bougies allumées, répandait une lumière blanche et éblouissante dans toute la pièce.

Ce luxe, à quelques pas seulement d'un désert immense, au milieu d'une population assez insouciant sur le confort, étonnait le vicomte déshabitué depuis longtemps des raffinements de la civilisation. Néanmoins son attention se porta d'abord sur le maître du logis, qui s'avancait avec empressement pour le recevoir.

C'était un grand jeune homme de vingt-huit à trente ans, rose, frais, blond, à l'air plein de douceur, bien qu'une espèce de roideur magistrale se révélât dans la plupart de ses mouvements. Il était en habit noir et en cravate blanche, costume sévère qui contrastait avec la mise un peu sans façon des colons australiens ; mais M. Richard Denison étant, comme nous l'avons dit, le juge de paix, c'est-à-dire le premier magistrat de Dorling et lieux environnants, cette tenue cérémonieuse lui était sans doute imposée par ses fonctions.

Il vint secouer la main du voyageur et lui souhaiter amicalement la bienvenue ; Martigny lui dit en anglais en exagérant encore sa rondeur habituelle :

—Ah ça ! gentleman, je ne veux pas être chez vous une occasion de gêne ou de fatigue. Je ne suis pas difficile et je m'accommode de tout ; un coin de natte pour lit, une croûte de pain pour souper me suffiraient à la rigueur, et j'ai souvent couché et soupé beaucoup plus mal.

—J'espère pouvoir vous offrir mieux que cela, monsieur le voyageur, répliqua Denison avec son sourire glacial, mais plein d'aménité ; usez à votre gré de tout ce qui m'appartient.

En même temps, il fit signe à William de conduire Martigny dans une chambre où il pourrait se disposer pour le souper, qu'on allait servir à l'instant. Le vicomte, avant de sortir, transmit à M. Denison l'invitation de madame Brissot, et cette invitation parut causer une grande joie au jeune magistrat, malgré sa réserve ordinaire. Bientôt William entra et dit avec la liberté d'un serviteur privilégié :

—Qui diable nous a-t-on envoyé là, Votre Honneur ? On avait parlé d'un gentleman appartenant à la *nobility* française, et nous n'avons qu'un *gros-sier bushman* comme les autres Ah ! monsieur

Richard, était-ce à vous d'accorder l'hospitalité à un inconnu ?

—Allons, allons ! William, soyez plus respectueux pour mon hôte, répliqua Denison d'un ton d'indulgence ; quoique ce gentleman ait des manières un peu rudes, il est facile encore de reconnaître qu'il a longtemps vécu dans le monde choisi, et je n'aurai pas à me repentir de mes attentions pour lui.

—Fort bien ; ce chercheur d'or, en effet, doit avoir tous les mérites à vos yeux, car vous l'avez accueilli sur la recommandation de ces dames Brissot... Et à ce propos, Votre Honneur, avez-vous réellement l'intention d'aller prendre le thé chez elles ce soir, comme elles vous y ont invité ?

—Pourquoi non, vieux grondeur ? Pour quels motifs refuserais-je cette invitation ?

Bien que le juge n'eût pas élevé la voix, il avait un accent de sévérité qui intimidait William.

—Certainement, balbutia-t-il, Votre Honneur a le droit d'aller où il lui plaît ; mais mon dévouement pour vous, monsieur Richard, me fait un devoir de vous avertir qu'on jase beaucoup dans le pays sur vos assiduités dans cette maison... Nul ne connaît le passé de la famille Brissot, et il est à craindre...

—Il suffit, William, interrompit sèchement Denison ; parce que vous avez servi mon père et que vous êtes à mon service depuis mon enfance, vous prenez avec moi d'étranges licences. Les dames dont vous parlez méritent tout votre respect, et souvenez-vous que je vous défends de vous exprimer désormais sur leur compte comme vous venez de le faire.

Puis, voyant William interdit et affligé de cette verte semonce, il poursuivit d'un ton plus doux :

—Allons, vieux fou, ne songez plus qu'à vous escrimer pour l'honneur du logis. Et écoute, ajouta-t-il en baissant la voix, je devine tes craintes, mais je veux bien te dire que ce que j'ai peut être l'intention de faire, je ne le ferai qu'à bon escient. Maintenant, songe à ta besogne, et ne donne pas à ce gentleman une trop mauvaise opinion de notre hospitalité.

William, satisfait de cette espèce de réparation, s'inclina en silence et se mit à l'œuvre aussitôt pour exécuter les ordres de son maître.

Quelques instants plus tard, Martigny et Richard Denison étaient assis dans la salle à manger, devant une table somptueusement servie. Le jeune juge de paix fit les honneurs du repas avec ce mélange de cordialité et de réserve qui semblait être le fond de son caractère. Martigny, de son côté, se montra joyeux convive et causeur agréable. Il avait beaucoup vu, beaucoup observé dans ses voyages, et il savait donner un grand charme à l'entretien. Toutefois il y avait souvent dans les idées du vicomte une hardiesse qui étonnait Richard et eût peut être excité ses protestations, si sa parfaite urbanité ne lui eût fermé la bouche. La bonne harmonie n'avait donc pas été troublée un instant entre eux, quand le repas prit fin. La bouteille de Porto ayant convenablement circulé, Denison dit avec une impatience mal dissimulée :

—Maintenant, si vous le voulez bien, monsieur, nous allons nous rendre chez ces dames qui nous attendent pour prendre le thé.

—C'est juste, répliqua le Français en rejetant le cigare qu'il était en train de fumer ; je n'aurais garde de l'oublier, car mademoiselle Clara, ma compatriote, est vraiment une ravissante personne.

Le juge fixa sur lui son œil bleu, qui, malgré sa douceur, ne manquait pas de pénétration, et il dit lentement :

—Vous trouvez donc miss Clara fort belle ?

—C'est une des plus séduisantes jeunes filles que j'aie jamais vues, répliqua étourdiment Martigny ; et il fut un temps où je n'aurais pu la voir sans en devenir amoureux.

—Et maintenant ?

—Oh ! maintenant, je ne suis plus aussi prompt à m'emflammer ; cependant, oui... je crois encore qu'il ne faudrait répondre de rien.

Denison continuait de l'observer avec attention ; mais il reprit bientôt d'un ton froid :

—Partons, monsieur ; nous ne saurions tarder davantage.

Tous deux sortirent de la maison, et, comme la nuit était noire, William les précéda, une lanterne à la main. Ils passèrent devant le store, maintenant clos et silencieux. Après avoir pénétré dans la cour, ils gagnèrent le bâtiment habité par la famille, et dont les fenêtres, brillamment éclairées, étaient comme autant de phares au milieu des ténèbres.

Les dames se trouvaient dans un salon, meublé à l'européenne. Un service de thé en porcelaine japonaise était étalé sur un guéridon de laque. Madame Brissot, parée comme une châsse, les bras et les épaules nus, trônait sur un divan à côté de sa fille, beaucoup plus simplement mise, mais toujours charmante. Deux personnes étrangères à la famille avait aussi été invitées : M. Owens, employé du cadastre, personnage d'une certaine importance, dans la colonie, et sa fille à peu près de l'âge de Clara. Miss Rachel Owens ou trait peut-être la pruderie bituelle aux Dames de sa nation et peut-être un observateur difficile eût-il pensé que ses cheveux étaient d'un blond trop hasardé ; mais elle était grande, élancée, elle avait un teint d'une fraîcheur éblouissante, et son caractère plein de douceur, quoique un peu flegmatique, faisait oublier le léger travers de son éducation. C'était l'amie intime de Clara, et elle passait au store la plus grande partie de son temps, à moins qu'elle ne fut occupée d'étudier l'histoire naturelle, science pour laquelle miss Rachel semblait avoir une véritable passion.

Madame Brissot accueillit Martigny et Denison avec beaucoup d'empressement, tandis que Clara, à la vue du jeune juge de paix, devenait aussi rouge qu'une cerise mûre. On présenta Martigny à M. Owens, gros Anglais assez commun, et en cette circonstance, madame Brissot ne manqua pas de faire sonner le titre de son compatriote, les titres nobiliaires n'ayant nulle part autant de prestige que dans la démocratique Angleterre.

Aussi fut-ce d'un air tout à fait pénétré que M. Owens serra la main du chercheur d'or.

—Enchanté de vous voir, gentleman, lui dit-il en anglais ; c'est un grand honneur pour moi. Je suis flatté, tout à votre service, gentleman.

Bientôt la compagnie s'assit autour de la table à thé, et l'on se mit à parler français avec entrain.

—Quelle industrie exerçates-vous, en Californie, monsieur le vicomte? demanda madame Brissot toujours curieuse; il paraît qu'il y en avait de fort singulières en Californie.

—J'en ai exercé plusieurs, répondit évasivement Martigny; sachez seulement, madame, qu'elles exciteraient fort les risées de mes anciens amis du boulevard Italien si jamais je jugeais à propos de leur conter mes aventures. Enfin, malgré mon insuccès au pays de l'or, je pus réaliser quelques économies pour passer au Brésil; le Brésil est le pays des diamants, et je m'imaginai qu'il me serait facile d'y trouver une compensation à mes mécomptes passés.

A la vérité, ma fortune actuelle ne tient pas beaucoup de place; elle n'en est que plus portative, plus facile à cacher dans ma vie d'aventures. Néanmoins elle a bien son prix, et je ne peux résister au désir d'en rendre juges ces aimables dames.

En même temps il tira d'une poche secrète un petit objet soigneusement enfermé dans une bourse de peau; on eût dit d'une amulette, si l'on avait pu soupçonner de superstition le vicomte de Martigny. Dans la bourse se trouvait une pierre de la grosseur d'une aveline, irrégulière de forme, mais très brillante.

—C'est un superbe diamant, dit Richard Denison, et quoiqu'il soit brut, il doit avoir une valeur considérable.

—On l'estime dix à douze mille dollars, répliqua le vicomte, c'est à-dire cinquante à soixante mille francs, argent de France; il pèse trente carats, et comme il est de la plus belle eau...

—Un diamant de soixante mille francs... s'écria madame Brissot avec vivacité; oh!... de grâce, permettez-moi de le voir!

—Et à moi, dit Clara.

—Et à moi, dit Rachel, quoique, en définitive, un diamant ne soit pas autre chose que du carbone cristallisé.

La pierre précieuse passa de main en main, à la grande admiration des dames. M. Owens lui-même l'examina longuement, en lâchant les *very good* et les *beautiful* les plus énergiquement caractérisés. Martigny paraissait tout fier de la curiosité enthousiaste dont elle était l'objet.

—Croyez vous vraiment, monsieur Denison, reprit-il en souriant, qu'aucun acte de dévouement ou de courage pût exciter des transports aussi chaleureux? Ces dames, tout à l'heure, ne voyaient guère en moi, malgré mon titre et mon nom, qu'un chétif aventurier, et j'ai beaucoup gagné dans leur esprit depuis qu'elles me savent en possession d'un pareil trésor. Vous-même, quoique vous ne soyez peut-être pas disposé à l'avouer, vous me considérez certainement un peu plus que tout à l'heure...

Les dames continuaient d'examiner la pierre précieuse avec une sorte d'extase. Elles l'exposaient à la lumière, de manière à en faire jaillir des feux éblouissants; elles se la disputaient à l'envie. Richard remarqua, non sans un vif chagrin, que Clara était aussi absorbée que les autres par cette contemplation et il poussa un profond soupir.

En revanche, Martigny était radieux.

—Si mon diamant vous semble si beau quoique à l'état brut, disait-il, jugez de ce qu'il vous semble-

rait s'il était taillé et serti avec art par un de nos habiles joailliers, du Palais-Royal! Du reste, c'est pour vous, mesdames, que l'on recherche ces coûteuses bagatelles, car Dieu, en vous inspirant le désir de plaire, vous inspire aussi tout naturellement le désir de vous parer. Si j'atteignais jamais le but de mon ambition, je voudrais que la femme que je conduirais à l'autel portât à ses oreilles deux diamants aussi gros que celui-ci.

—Elle aurait sujet d'être fière, dit Clara distraitemment.

Richard se leva tout à coup. En dépit de sa gravité ordinaire, un sombre mécontentement se trahissait sur son visage.

—Peut-être, monsieur le vicomte, dit-il d'une voix altérée, serait-il temps de nous retirer; car, si je ne me trompe vous avez l'intention de vous mettre en route demain matin de bonne heure?

—Bah! quarante ou cinquante milles à faire dans la journée ne sont rien pour mon excellent cheval. Je reviendrai demain matin prendre congé de mes charmantes compatriotes, et en même temps recevoir la lettre de recommandation qui m'a été promise pour M. Brissot.

Il s'était levé à son tour, et salua poliment les personnes présentes. Quand il s'approcha de Clara, il la vit encore occupée de faire chatoyer la pierre précieuse.

—Eh bien! mademoiselle, lui dit-il en souriant, puisque ce joujou vous amuse, gardez-le jusqu'à demain matin. Vous pourrez examiner ce diamant à la lumière du soleil, et vous verrez de quel éclat incomparable il brille au grand jour. Je le reprendrai en venant chercher la lettre de recommandation que doit écrire madame Brissot.

—Monsieur le vicomte, balbutia Clara, ma curiosité est satisfaite maintenant, et je craindrais...

—Garde-le donc, petite, puisque M. le vicomte y consent, lui dit sa mère; il sera curieux de l'observer au soleil levant.

—Eh bien! chère maman, je doute qu'alors il ait plus d'éclat qu'une simple goutte de rosée sur la feuille verte d'un encalyptus.

Néanmoins Clara gardait le diamant, selon le désir de sa mère. Comme les autres personnes étrangères à la maison se disposaient aussi à se retirer, Denison, s'approchant de la jeune fille, lui dit à voix basse:

—Miss Clara, il est nécessaire que je vous parle au plus tôt. En attendant, je vous en conjure, méfiez-vous de ce Français, dont le ton, les manières et les principes me sont suspects, bien qu'il soit votre compatriote; heureusement, dans quelques heures nous serons délivrés, et pour toujours, je l'espère... Bonsoir, miss Clara.

Et, prenant le vicomte par le bras, l'entraîna rapidement hors de la maison.

III

LA PROPOSITION.

Disons ici ce qu'était la famille Brissot et quels motifs l'avaient déterminée à venir s'établir dans cette colonie lointaine.

Pendant un siècle au moins, plusieurs générations successives de Brissot avaient tenu un magasin de

laines fines et de rubans à l'enseigne de la *Rose blanche*, dans la rue Saint-Denis à Paris. Cette maison sans enrichir beaucoup ses propriétaires, avait toujours été achalandée; aussi, quand Brissot V, le Brissot actuel, le père de Clara, avait succédé à Brissot IV, qui s'était retiré des affaires avec quelques mille livres de rentes, avait-on pu croire qu'il mènerait l'existence paisible et doucement prospère de ses ancêtres et prédécesseurs.

Par malheur, le Brissot dont il s'agit, quoique doué de grandes aptitudes commerciales, avait un caractère inquiet, jaloux, qui contrastait avec les habitudes calmes de sa race. Il était particulièrement ombrageux au sujet de sa femme, alors jeune et belle, et qui, majestueusement assise derrière son comptoir, voyait du matin au soir une troupe d'admirateurs la guetter à travers les vitres de la devanture. Madame Brissot encourageait-elle, par quelques oeilades égarées, cette ardente admiration? Nous n'oserions l'affirmer; toutefois, le pauvre mari était cruellement affligé de cette vogue importune, et, quoiqu'elle amenât au magasin bon nombre d'acheteurs qui se seraient fait scrupule de marchander, il n'était pas disposé à accepter patiemment une pareille compensation de ses angoisses. Quelques méchants propos, qui parvinrent jusqu'à ses oreilles, achevèrent de troubler sa raison, d'exalter sa jalousie, si bien qu'une catastrophe éclata dans la maison de la *Rose blanche*, et mit un terme à la prospérité séculaire de cette famille de négociants.

Un beau jour, le quartier fut troublé par des cris furieux, puis deux détonations d'arme à feu retentirent dans le logement particulier des époux Brissot. Tout le voisinage accourut au bruit; les commis s'empressèrent de monter dans l'appartement du patron, où l'on entendait maintenant des plaintes déchirantes. Un jeune homme bien mis, qu'on avait vu souvent rôder autour du magasin, et qui affichait pour madame Brissot une passion extravagante, était étendu mourant sur le plancher, la poitrine traversée d'une balle, et il ne tarda pas à expirer. Madame Brissot elle-même, les vêtements en désordre, était blessée à l'épaule, et soit émotion, soit souffrance, elle avait perdu connaissance. Son mari, auteur de ce double attentat, était en train de recharger ses pistolets, sans doute pour les tourner contre lui-même, quand on se précipita sur lui; on le désarma et il fut livré à la justice.

Une enquête s'ouvrit aussitôt au sujet de ce terrible événement. Brissot, fou de rage et de désespoir, prétendait avoir surpris ensemble sa femme et le jeune inconnu; il avouait les avoir frappés l'un et l'autre dans un transport de fureur. Les circonstances semblaient en effet justifier cet acte de violence; mais madame Brissot, dont la blessure n'offrait aucune gravité, et qui n'avait pas tardé à reprendre ses sens, protesta énergiquement à son tour contre certaines assertions de son mari. Elle raconta que, étant montée chez elle pour faire un léger changement à sa toilette, ce jeune homme, qui s'était introduit dans sa chambre sans qu'elle sût comment, s'était montré à elle tout à coup et s'était jeté à ses pieds en prononçant des paroles sans suite. Surprise et effrayée, elle l'avait supplié de s'éloigner, et elle le repoussait de toutes ses forces quand Brissot était entré, l'air égaré, la

bouche écumante, tenant un pistolet à chaque main. Avant qu'elle eût pu dire un mot pour expliquer cette scène, l'inconnu était tombé mortellement atteint; elle-même, au moment où elle suppliait son mari d'écouter sa justification, avait reçu une blessure qui l'avait renversée évanouie.

Laquelle de ces deux versions était la véritable? La justice se chargea d'éclaircir ce point; en attendant, Brissot fut emprisonné sous prévention de meurtre.

Le procès, grâce aux journaux, eut un retentissement extraordinaire dans toute la France. Cependant, le jour de l'audience, les faits avaient perdu beaucoup de leur gravité. Dans l'intervalle de l'instruction les deux époux s'étaient réconciliés: Brissot adorait toujours sa femme, et celle-ci, qui avait peut-être conscience de quelques torts, était fort disposée à l'indulgence et au pardon. Brissot, mis en jugement, subit donc une insignifiante condamnation à une année d'emprisonnement, et encore une moitié de sa peine lui fut remise par la clémence du souverain.

Cette scandaleuse affaire étant terminée, on pouvait croire qu'elle serait oubliée promptement; mais les époux Brissot n'en jugèrent pas ainsi. N'osant plus affronter les regards de leurs voisins et amis, ils s'empressèrent de vendre le magasin de la *Rose blanche*, dont les affaires avaient fort périçité pendant le procès; ils réalisèrent tout ce qu'ils possédaient et résolurent d'aller s'établir dans une contrée où ne serait jamais parvenu le bruit de ce funeste événement.

Les pays les plus reculés de l'Europe et de l'Amérique ne leur semblèrent pas encore assez éloignés; ce fut en Australie, aux antipodes de Paris, qu'ils se décidèrent à chercher une retraite, et ils vinrent monter un *store* à Dorling station, dans la province de Victoria.

Tels étaient les événements auxquels madame Brissot faisait allusion quand elle parlait vaguement de *ses malheurs*. Du reste, on ne la pressait jamais de spécifier la nature des malheurs en question; en Australie, où tant de gens qui occupent des positions honorables sont d'anciens convicts ou des fils de convicts, il est éminemment impoli de questionner quelqu'un sur son origine ou sur ses antécédents. Aussi les deux époux avaient-ils eu bien rarement à réprimer une curiosité indiscrète; depuis quelque temps seulement, une circonstance nouvelle avait ramené leur attention vers ce douloureux passé.

Richard Denison ne cachait pas les sentiments de préférence qu'il éprouvait pour Clara, et ses assiduités dans la maison Brissot permettaient de supposer qu'il songeait à demander la jeune fille en mariage. Richard était d'une bonne famille anglaise et son père avait exercé autrefois des fonctions éminentes dans la colonie. Il possédait une grande fortune et l'on estimait beaucoup son esprit droit, son caractère loyal. De son côté, Clara était douce, intelligente, malgré un peu de frivolité qu'elle devait peut-être à son extrême jeunesse, et elle passait pour une des plus belles personnes de l'Australie. Outre cela, les affaires de ses parents prospéraient et l'on savait qu'ils seraient en mesure de lui donner une magnifique dot en la mariant. Les deux partis étaient donc assez bien assortis et aucun obstacle sérieux ne semblait devoir s'opposer à cette union.

Cependant le jeune magistrat n'avait pas demandé officiellement la main de Clara et sans doute un motif autre que sa réserve naturelle l'empêchait de se déclarer. Ce motif, il n'était pas difficile de le deviner : c'était l'obscurité qui pesait sur les Brissot, et nous avons vu que William, le domestique de confiance de Denison, interprétait contre eux ce mystère obstiné. Richard avait pourtant risqué plusieurs fois des demi mots pour provoquer un éclaircissement à cet égard ; mais que pouvait répondre la pauvre Clara ? Elle n'avait que douze ans lors de la catastrophe que nous avons racontée, et maintenant encore ses idées étaient très confuses sur les événements accomplis autrefois. D'ailleurs, rien au monde n'eût pu la décider à déverser le moindre blâme sur son père ou sur sa mère. Elle avait donc feint de ne pas comprendre ces insinuations et Richard demeurait convaincu qu'elle ignorait le secret de ses parents. Cette situation néanmoins ne pouvait se prolonger, et un moment où nous sommes arrivés, une définition était devenue inévitable.

À peine les invités eurent-ils quitté la maison que madame Brissot demanda d'un air empressé à sa fille :

— Eh bien ! Clara, que t'a-t-il dit ce soir ?

— Rien de nouveau, chère maman ; il m'a témoigné beaucoup d'amitié, comme à l'ordinaire ; et puis il parle d'une explication qu'il veut avoir avec moi dans le plus bref délai.

— Et soupçonnes-tu, ma fille, sur quel sujet doit porter cette explication ?

Je... je l'ignore... à moins que ce ne soit au sujet de... des circonstances qui nous ont amenés dans ce pays.

— Et si tu as deviné juste, que comptes-tu lui répondre, ma Clara ?

— Mais, rien, maman ; j'étais si jeune, je n'ai jamais bien compris...

— Il suffit, mon enfant, répliqua madame Brissot en soupirant ; nous avons été malheureux, mais nos malheurs ne sont pas de nature à nous faire rougir. Un malentendu, la fâcheuse précipitation d'une personne qui a toujours été irascible et passionnée, ont causé nos infortunes.... Si M. Richard Denison abordait jamais ce point, dis-lui de s'adresser à moi. Je lui apprendrai la vérité, et si si austère qu'il soit dans ses principes, il nous plaindra, j'en suis sûre... Mais, à mon tour, parle-moi avec une entière franchise ; si M. Richard Denison prenait enfin une résolution et venait me demander ta main, faudrait-il la lui refuser ?

— Chère maman, balbutia Clara en rougissant, je n'éprouve pour personne autant d'estime et d'affection que pour lui. Cependant il est si froid, si raisonnable...

— Ah ! voilà le grand mot lâché, dit madame Brissot en riant, il est froid ! Je me doutais que là serait la véritable pierre d'achoppement. Songe donc, chère petite, qu'on n'aime pas de la même manière dans tous les pays. M. Denison est anglais, il est magistrat ; deux raisons pour qu'il se montre habituellement grave et contenu. Nos Français, par exemple, n'ont pas ce calme, ce pouvoir sur eux-mêmes dans la passion... Et à ce propos, ma fille, continua-t-elle d'un ton léger comme si elle eût déjà oublié le sujet principal de cet entretien, que penses-

tu du vicomte de Martigny, ce hardi compatriote, qui a bravé déjà tant de périls ?

Peut-être madame Brissot, en parlant ainsi, voulait-elle seulement éprouver sa fille ; peut-être aussi céda-t-elle, de son côté, à un sentiment d'admiration pour leur nouvelle connaissance ; quoiqu'il en fût, Clara ne fit pas attendre sa réponse.

— Quoi donc ? chère maman, dit-elle, pouvez-vous comparer Richard Denison, si loyal, si judicieux, si dévoué, à cet aventurier, qui n'a jamais aimé que l'or et les plaisirs ? Grâce au ciel, dans notre patrie française, on pourrait trouver, j'imagine, des jeunes gens plus dignes d'être comparés à Richard !

La mère sourit et se mit à enrouler sur ses doigts blancs et effilés les boucles soyeuses de ses yeux.

— Je crois que tu as raison, ma chère, dit-elle enfin ; les qualités solides sont préférables aux défauts brillants qui pourraient éblouir certaines femmes frivoles... Mais que devrais-je répondre, selon toi, si M. Denison venait me demander ta main ?

Clara baissa les yeux, hésita et finit par se jeter dans les bras de sa mère en balbutiant

— Je ferai ce que mon père et vous me conseillerez.

— Je sais ce que cela veut dire, répliqua madame Brissot en rendant à sa fille caresse pour caresse, et j'agirai en conséquence..... Allons ! bonsoir, mon enfant... il est temps de se retirer, car je dois être sur pied demain de bonne heure, pour écrire à ton père avant l'ouverture du magasin... Ah ça, tu emportes donc ce diamant avec toi ? D'où te vient cette passion pour les diamants, ma fille ?

— Mon Dieu ! maman, répondit Clara un peu confuse, j'ai cédé, je l'avoue, à un sentiment de puérile curiosité ; mais demain je rendrai cette pierre précieuse à son maître avec toute l'indifférence que j'aurais pour le moindre de ces cailloux dont mon amie Rachel Owens forme des collections.

— Je comprends ; et puis l'on n'est pas fâché de dire que l'on a possédé, fût-ce pendant quelques heures seulement, un diamant de douze mille dollars... Prends en bien soin, ma petite, et bonne nuit !

Elles s'embrassèrent encore une fois et se retirèrent dans leurs chambres qui étaient voisines l'une de l'autre, tandis que la négresse Sémiramis achevait de mettre en ordre le salon.

Clara se coucha bientôt, et malgré les préoccupations qu'avait dû lui causer cette soirée, ses paupières ne tardèrent pas à s'appesantir. Elle songea encore un instant aux propos affectueux que lui avait adressés Richard, aux projets d'union dont la réalisation semblait prochaine ; puis, les images des jaguars et des ours grizzlys dont avait parlé l'aventurier flottèrent vaguement devant ses yeux, en enfin elle s'endormit d'un sommeil paisible jusqu'au lendemain.

Aux premières lueurs du jour la gentille enfant fut debout. Un rayon de soleil se glissait dans sa chambrette virginale, en dépit d'un store chinois qui protégeait intérieurement la fenêtre. Clara, encore vêtue de sa toilette de nuit, les pieds nus dans les babouches brodées, alla ouvrir cette fenêtre et sortit sur la galerie extérieure ou véranda, afin d'exposer au soleil, comme elle l'avait projeté, le diamant de Martigny.

La véranda avait une superbe vue sur le jardin

de l'habitation et sur la campagne environnante ; et quoique Clara fût impatiente de tenter sa petite expérience, elle ne put refuser quelques regards d'admiration au paysage tout resplendissant des clartés matinales.

Après avoir accordé une attention distraite à ces détails ; Clara revint au diamant qu'elle exposa naïvement au soleil ; toutefois, l'expérience ne réussit pas sans doute au gré de ses désirs, car, laissant la pierre précieuse sur le balcon de la véranda, elle s'occupa de nouveau des charmants oiseaux qui venaient de se montrer dans le jardin pour la première fois. De temps en temps un mouvement vif et allègre les faisait apercevoir, à travers les branches des mimosas, et alors on pouvait prendre une idée de leurs formes et de leurs couleurs. Ils avaient à peu près la grosseur du merle de nos climats ; leur plumage était d'un joli brun, égayé de blanc et de jaune chamois, sur les ailes, avec un beau collier de couleur rose. Ils passaient avec la rapidité de l'éclair d'un arbre à l'autre, et leur caractère semblait aussi timide, aussi farouche que leur aspect était gracieux.

Clara prenait plaisir à ces observations, quand Sémiramis l'appela de l'intérieur de la maison. Aussitôt elle rentra dans sa chambre et acheva rapidement de s'habiller pour descendre au magasin, où sans doute elle était attendue. Toutefois, avant de se rendre à l'appel de la négresse, elle passa dans la chambre de sa mère qui venait aussi de se lever.

—Vois donc ce que veut Séminaris, ma fille, dit madame Brissot en l'embrassant. Sans doute déjà M. de Martigny vient réclamer ma lettre en même temps que son diamant. Ce n'est pas précisément l'heure où un homme comme il faut devrait se montrer chez les dames... Mais le vicomte est devenu un peu sauvage à courir les déserts... Tiens-lui compagnie au magasin, mon enfant, jusqu'à ce que j'aie terminé ma toilette et écrit la lettre pour ton père. Clara fit une petite moue, car la toilette de sa mère était une chose grave, qui demandait du temps ; et, d'autre part, les lettres de madame Brissot ne s'improvisaient pas. Elle avait donc lieu de croire que pendant une bonne heure au moins elle aurait à tenir compagnie au vicomte. Cependant, elle ne répondait pas, et s'empressa de descendre au magasin.

C'était en effet le vicomte de Martigny qui attendait dans le store. Il avait déjà son équipement de voyage, ses armes, sa couverture ; son cheval était attaché à un arbre devant la maison. Quant à lui, assis nonchalamment sur une pile de marchandises, les jambes croisées, il raillait en anglais la vieille Sémiramis, qui ne comprenait pas grand'chose à ses plaisanteries, mais riait de confiance en montrant ses dents encore blanches et bien rangées.

L'aventurier, quittant sa pose nonchalante, vint avec galanterie au-devant de Clara et lui adressa un compliment d'une convenance parfaite. La jeune fille, de son côté, excusa sa mère qui, disait-elle, ne pouvait tarder à descendre ; puis on prit place et la conversation s'établit régulièrement entre mademoiselle Brissot et Martigny.

Celui-ci causait, avec une verve intarissable, de Paris, de ses voyages, de ses projets : il savait relever l'entretien par des observations souvent fines et délicates, mais toujours gaies. Clara l'écoutait avec

un plaisir qu'elle ne cherchait pas à cacher. Depuis qu'elle habitait la colonie, elle n'avait pas eu l'occasion d'entendre un de ses compatriotes appartenant au monde choisi ; elle était donc sous le charme de cette vivacité joviale, qui est, pour ainsi dire, le caractère de la causerie française. Comme elle se livrait ingénument à ses impressions, on vint à parler du diamant que Martigny avait confié la veille à Clara.

—A ce propos, monsieur le vicomte, dit-elle, il est temps que je vous rende votre magnifique dépôt. Je vous demande cinq minutes pour aller le chercher dans ma chambre où il est resté.

—Rien ne presse, mademoiselle, répliqua Martigny en la retenant doucement ; pour tous les diamants du monde, je ne voudrais pas être privé trop tôt de votre présence. Avez-vous fait les épreuves que je vous ai indiquées sur cette pierre précieuse ?

—Elle a vraiment un éclat incomparable, et je vous remercie de vous être prêté, en me la confiant, à un caprice dont je rougis ; mais permettez-moi de vous la rendre.

—Un moment encore, mademoiselle ; je suis l'homme des résolutions soudaines et il m'est venu la pensée... Mademoiselle, vous semblez tenir beaucoup à ce diamant et j'imagine que vous désirez ardemment le posséder ?

—Pas le moins du monde, monsieur le vicomte, répondit Clara avec candeur.

—N'essayez pas de le nier. Vous ne seriez pas femme, vous ne seriez pas Parisienne si vous n'aviez pas songé combien un pareil ornement relèverait votre éclatante beauté ; combien il exciterait l'admiration et l'envie des autres femmes, J'ai vu vos yeux briller en le regardant ; j'ai vu votre visage s'animer, votre main trembler quand vous le teniez entre vos doigts. Eh bien ! Clara, il ne dépendrait que de vous d'en devenir maîtresse.

La jeune fille manifesta un grand étonnement.

—A quel titre, monsieur, me proposeriez vous un semblable cadeau, et à quel titre, moi, pourrais-je l'accepter ?

—Ne vous offensez pas de mes paroles, chère Clara ; mes intentions sont droites, et je ne craindrais pas de les avouer en présence de vos parents ; écoutez-moi donc. Je poursuis la fortune et je n'ai pu encore l'atteindre que d'une manière imparfaite. Quoique je sois loin d'être découragé, cette vie errante me pèse, et maintenant que je vous ai vue, elle va me devenir complètement insupportable, car j'ai compris tout ce qu'il y a de triste dans mon isolement, et je commence à m'apercevoir qu'il est des avantages bien préférables à la richesse. Vous connaissez mon nom et mon titre, Clara ; j'ajouterai que nul motif déshonorant ne m'a obligé de quitter mon pays, comme il m'est facile de le prouver par les témoignages les moins contestables, et qu'enfin, quoique hardi dans les moyens de m'enrichir, je n'ai jamais forfait à l'honneur. Cela dit, répétez avec franchise : voulez-vous que tous mes voyages soient finis et que le diamant, objet de votre secrète convoitise, vous appartienne pour toujours ?

Clara demeurait stupéfaite en écoutant une proposition si étrange et si inattendue.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? balbutia-t-elle ; je vous ai mal compris sans doute...

—Nous ne sommes plus ici à Paris, répliqua Martigny avec vivacité, et vous m'excuserez de ne pas employer les circonlocutions et les précautions de langage usitées de l'autre côté du globe; aussi bien, dans mes longs voyages, en ai-je un peu perdu l'habitude. En deux mots, Clara, je vous demande si vous consentiriez, pour mon bonheur, à devenir vicomtesse de Martigny.

Clara dégagea sa main dont l'aventurier s'était emparé.

—Monsieur, dit-elle avec fermeté, j'imiterai votre franchise. Je suis presque fiancée à un autre; et d'ailleurs, vous vous êtes exagéré le prix que je pouvais attacher à la possession de ce diamant. Il n'a pas plus de valeur à mes yeux que tout autre objet assez brillant pour amuser un enfant pendant quelques minutes, et la preuve c'est que j'ai hâte de vous le restituer.

Et elle se leva.

Martigny remarqua qu'elle n'avait pas éprouvé la moindre hésitation à rejeter sa demande; l'amour-propre blessé l'emporta sur tout autre sentiment.

—Il suffit, mademoiselle, dit-il avec sécheresse; peut-être n'eussiez-vous pas dû repousser dédaigneusement la proposition du vicomte de Martigny, si déchu qu'on le suppose. Mais qu'il soit fait selon votre volonté!

Clara fut frappée de l'amertume de ces paroles, et elle voulut adoucir la dureté de son refus; mais elle se ravisa aussitôt et sortit avec précipitation, laissant le vicomte sombre et irrité dans le magasin.

Elle était fort troublée elle-même, et savait à peine ce qu'elle faisait. Néanmoins, se souvenant qu'elle avait déposé le diamant sur le balcon de la vérandah, elle se dirigea de ce côté. Qu'on juge donc de son étonnement et de sa terreur quand elle ne le trouva plus à la place où elle l'avait mis!

Elle crut d'abord l'avoir, par mégarde, rapporté dans sa chambre, et elle bouleversa tous ses effets: le diamant n'y était pas. Elle scruta minutieusement la plate-forme de la vérandah: pas de diamant.

Il avait pu tomber dans le jardin; peut-être Clara l'avait-elle poussé elle-même par étourderie; peut-être le vent, une feuille agitée, lui avaient-ils donné une légère impulsion qui avait déterminé sa chute.

Mademoiselle Brissot courut au jardin et se mit à chercher attentivement au-dessous de la vérandah. La recherche n'était pas difficile; le sol était uni, bien battu; mais vainement Clara, courbée vers la terre, examina-t-elle chaque grain de sable, chaque brin d'herbe: le diamant ne se révélait pas par son éclat accoutumé sous les rayons du soleil déjà haut sur l'horizon.

IV

LE MARCHÉ

A la suite de ces perquisitions inutiles, Clara, éperdue, fut prise d'un tremblement convulsif. Pâle, haletante, elle demeura immobile, en proie au plus affreux désespoir. Tout à coup une idée lui vint: sa chambre était voisine de celle de sa mère; ne se pouvait-il pas que madame Brissot, par curiosité ou pour remédier à la négligence de sa fille, se fût emparée du diamant et l'eût mis en lieu de sûreté? Cette pensée consolante fit de nouveau circuler le

sang dans les veines de Clara et ramena un peu de coloris sur ses joues. Néanmoins, impatiente de changer son espoir en certitude, elle courut à la chambre de sa mère.

En ce moment, madame Brissot, après avoir achevé d'élever laborieusement l'édifice de sa coiffure, venait de s'asseoir devant son bureau et se disposait à écrire, opération non moins difficile et non moins délicate. Clara s'efforça de raffermir sa voix et de prendre un ton calme pour demander:

—Maman, n'auriez-vous pas vu ce matin le diamant de M. Martigny?

—Le diamant! s'écria-t-elle, que dis-tu, ma fille? Grand Dieu! serait-il égaré?

Clara fut alarmée de l'effet qu'un simple soupçon produisait sur sa mère.

—Ne vous inquiétez pas, balbutia-t-elle; il ne peut être perdu... Je le trouverai.

—Tu le retrouveras! tu ne sais donc pas où il est?

Et madame Brissot voulut se lever, mais ses jambes se débordèrent sous elle.

—Mon Dieu! maman, ne vous tourmentez pas ainsi, dit Clara, non moins troublée, mais plus forte contre elle-même; je vous dis que je suis sûre... Et, tenez, ajouta-t-elle d'un ton gai, je me souviens maintenant que je l'ai laissé dans ma chambre... sur ma table... étourdie que je suis, je vous ai fait une belle peur! Allons! n'y pensez plus... Dans quelques minutes il sera entre les mains de M. de Martigny.

Et elle sortit, tandis que sa mère se rassoyait en murmurant:

—Pétite folle! me causer de pareilles frayeurs!

Tout à fait rassurée, elle se plaça devant son miroir et rectifia une boucle de cheveux dont la symétrie avait été un peu dérangée par ses brusques mouvements.

Pendant la pauvre Clara venait de montrer une confiance qu'elle n'avait pas. Aucun souvenir nouveau ne s'était présenté à son esprit; elle avait fouillé partout où elle avait chance de retrouver le trésor perdu, et elle était convaincue de l'inutilité d'une seconde perquisition. Rentrée dans sa chambre, elle eut la pensée de se précipiter du haut de la vérandah, puis de s'enfuir dans le désert voisin pour y périr de faim et de misère. Un sentiment religieux et la pensée du chagrin que cet acte de désespoir causerait à ses parents l'empêchèrent seuls de succomber à la tentation. Néanmoins, pour mieux résister au vertige qui la gagnait, elle se mit à genoux et pria.

Bientôt elle se releva et essaya de réfléchir. Que faire? Une demi-heure s'était écoulée pendant qu'elle cherchait le diamant, et Martigny devait s'étonner fort de cette absence prolongée. Il était urgent d'aller le rejoindre; mais que lui dire, surtout quand elle venait de le blesser si cruellement? Toutefois, il n'y avait plus à hésiter; il fallait lui avouer la vérité, et s'en remettre à sa générosité, implorer sa compassion. La pauvre enfant prit son parti tout à coup, et se mit à courir vers le magasin, au risque de ce qui pourrait arriver.

[A CONTINUER.]

DU JEU.

1. Gardons-nous de confondre les jeux de la cupidité, avec les délassements que la nature et la raison permettent en tout temps, en tous lieux, à tous les âges, à toutes les conditions. Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, le philosophe et l'artisan, tous ont besoin d'amusements. Ils ne sauraient se passer, les uns de récréations, les autres de réjouissances; mais ces réjouissances, ces récréations, peut-on les trouver dans les jeux de hasard ?

2. *Caton* le censeur ne cessait de crier aux Romains : « Citoyens, fuyez les jeux de hasard ! »

3. « On ne joue d'abord que par complaisance, » dit *Yong-Tcheng*, empereur de la Chine, dans son « édit contre le jeu, ou bien par désœuvrement. On « ne donne que des moments au jeu, puis des heures, « puis des jours, puis des nuits entières; et c'est « ainsi que la passion s'allumant par degrés, dévore « le temps plus cher que l'or, et fait oublier les de- « voirs les plus sacrés. »

4. Les jeux de hasard furent dans tous les temps regardés comme le fléau des nations policées, et les peuples les plus sages dévouèrent au mépris ceux qui en faisaient une occupation sérieuse et continue, plutôt qu'un simple amusement momentané. Le Lacédémonien *Chilon*, député à Corinthe pour y contracter une alliance, ayant surpris au jeu les premiers magistrats de cette ville, se retira brusquement, déclarant qu'il ne savait pas traiter avec des joueurs, et que son pays le désavouerait, comme s'il eût partagé l'infamie qu'on attachait à Sparte à ces sortes d'amusements.

Pour déconcerter le parti de *Catiline*, et rendre la conjuration de ce citoyen perfide vraisemblable aux sénateurs, *Cicéron* n'imagina rien de plus fort que d'affirmer que le parti du rebelle n'était composé que de joueurs. Pour diffamer *Antoine* le triumvir, l'un des plus effrénés joueurs de son temps, puisqu'il bravait les lois qui proscrivaient le jeu, ce même orateur l'accusa d'avoir mis plusieurs joueurs au nombre des sénateurs.

5. *Lucien* conseillait à ses contemporains de rappeler l'usage du siècle de Saturne, où l'on ne jouait tout au plus que des noix. Le droit romain permettait les jeux de hasard, pourvu que la perte fût employée à se donner des festins. *Charles IX* défendit à ceux qui criaient des *oublies* dans les rues, de jouer de l'argent aux dés, leur ordonnant de ne jouer que des *oublies*. *Amédée VIII*, duc de Savoie, déclare dans ses statuts publiés en 1470, quels jeux seront permis ou défendus dans ses états. « On ne « pourra, dit-il, jamais jouer d'argent, à moins qu'il « ne soit employé à des collations ou rafraîchisse- « ments. » Les cartes étaient mises au rang des jeux prohibés : il les permettait seulement aux femmes et aux hommes qui jouaient avec elles, pourvu que l'on n'y jouât que des épingles. Mademoiselle *Plisson* de Chartres fit un petit ouvrage, afin d'inviter les riches à ne jouer, comme autrefois chez les Perses, qu'au profit des pauvres. C'était-là véritablement,

comme l'observe le vertueux *M. Dusaulx*, dans son estimable *Traité de la passion du jeu*, attaquer la racine du mal. Que n'a-t-elle réussi ! ajoute-t-il : on ne jouerait plus, ou si on jouait encore, ce ne serait qu'aux épingles.

6. *Quintilien* recommandait à ses disciples d'éviter les amusements stériles, et qui n'étaient, disait-il, que la ressource des ignorans. Dans les siècles postérieurs, des hommes de mérite, tels que *Jean de Salisbury*, évêque de Gloucester ; le fameux *Jean Hus*, et le cardinal *Cajétan*, se sont plaints et du temps que l'on perd aux jeux les plus innocens, et des passions fâcheuses que l'on y éprouve souvent malgré soi. *Montaigne* appelle le jeu des échecs un niais et puéril jeu; et il en faut dire autant de tous ces amusements sédentaires par lequel on prétend appeler ou corriger la fortune. « Je le hais et le fuis, dit-il, parce qu'il esbât trop « sérieusement : j'ai honte d'y fournir l'attention qui » suffirait à quelque chose d'utile. »

7. Les anciens ne souffrirent long-temps que des jeux capables de fortifier et d'aguerrir la jeunesse. L'empereur *Justinien*, ennemi déclaré des jeux de hasard, permettait seulement risquer des sommes très modiques aux jeux d'adresse; encore fixait-il la perte de chaque partie, et la proportionnait-il aux facultés les plus bornées.

8. Le prix aux jeux olympiques n'était qu'une couronne d'olivier. « O dieux ! s'écriait un Perse, « quel sont donc ces hommes qui méprisent l'argent, « et ne combattent que pour la vertu ? »

9. *Alexandre*, qui méprisait le jeu, n'épargnait pas à cet égard, ses amis les plus intimes. Il en condamna plusieurs à une amende, parce qu'ils ne jouaient pas pour jouer, disait-il, mais pour se dépouiller.

10. On reprochait à *Xénophane* de fuir le jeu par timidité. « J'avoue, répondit-il, que je ne me sens « ni le courage de l'injustice, ni celui de la honte. »

11. L'un de nos plus excellens rois, *S. Louis*, frémissait quand il entendait seulement parler des jeux de hasard. Ce grand homme, si doux, si patient, n'était plus maître de lui dès qu'il savait que ses premiers sujets, au mépris des ordonnances, avaient l'audace de se livrer à des jeux défendus. A son retour de la Palestine, et languissant sur son vaisseau des suites d'une longue maladie, il apprend que le comte d'Anjou son frère est, dans la chambre voisine, aux prises avec un autre seigneur. Quoique faible, il y court : il saisit les dés et le damier, les jette dans la mer, et, dit *Joinville*, « se courrouce moult « fort contre son frère. » *Gautier de Nemours*, qui « jouait contre le comte, ne perdit point la tête : car « tous les deniers qui étaient sur le tablier dont il y « avait grant foison, il les jeta en son giron, et les « emporta. »

12. *Charles V* recommandant les jeux d'exercice, proscrivit les jeux de hasard. Voulant obvier à tous « inconvéniens, disait-il dans son ordonnance de « 1369, toujours duire et gouverner nos snjets en ce

« qui peut leur être utile et agréable, défendons les jeux de hasard. » Le prévôt de Paris, pour seconder les salutaires intentions de ce sage monarque, rendit, en 1397, une ordonnance dans laquelle il déclarait qu'en interrogeant les criminels, il avait découvert que la plupart des crimes venaient du jeu. Cependant les tripots et les loteries n'existaient pas encore.

13. Par son ordonnance du 15 Janvier 1629, Louis XIII déclarait infame, intestable et incapable de tenir jamais offices royaux, quiconque malgré ses ordres réitérés se livrerait aux jeux de hasard.

14. Dans l'empire du Mogol, l'officier chargé de la police, est expressément obligé de poursuivre ceux qui se livrent aux jeux de hasard.

15. *Le vin, la colère et le jeu*, disent les rabbins, nous montrent tels que nous sommes. « Je ne joue point, disait un grand politique, parce que je ne veux pas donner la clef de mon ame. »

16. Rien n'est si grave et si sérieux, dit la Bruyère, qu'une assemblée de joueurs : une triste sévérité règne sur leurs visages. Implacables l'un pour l'autre, et irrécouciabiles ennemis, tant que la séance dure, ils ne connaissent ni liaison ni distinctions. Le hasard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle, et y décide souverainement : en un mot, toutes les passions suspendues cèdent à une seule : c'est celle du jeu. »

17. Ce qu'on nomme jeu dans la plupart des sociétés, n'est réellement que le délire d'une passion désordonnée, qui ôte à l'esprit l'exercice de ses plus belles facultés, pour le soumettre tout entier aux vaines et laborieuses combinaisons des probabilités. Locke, qui ne négligeait rien de tout ce qui avait

quelque rapport aux opérations de l'entendement humain, se trouvant dans une assemblée de joueurs acharnés l'un contre l'autre, eut la patience d'écrire mot à mot leurs propos discordans. Il en résulta une sorte de dialogue surchargé d'interlocution incohérentes, d'exclamation contradictoires, de monosyllabe dépourvus de sens, et auxquels les joueurs eux-mêmes ne purent rien comprendre, quand le philosophe leur présenta cette belle production de ce qu'ils appelaient un amusement.

18. La fureur de jeu, fondée sur l'espérance qu'accompagne inséparablement la crainte, perpétue les anciennes erreurs, en produit de nouvelles, et ramène les hommes à la pusillanimité qu'inspirait l'ignorance dans les siècles de barbari. » Toutes les fois que monsieur coupe, disait une joueuse, je suis sûre de perdre.—D'où vient cela ?—Que sais-je ? c'est apparemment qu'il a la main malheureuse. » Un autre disait à son voisin : Je vous avouerai que je ne suis pas assez riche pour que vous restiez auprès de moi. » Quelques-uns ne jouent que de l'argent d'emprunt, se figurant que cet argent doit leur porter bonheur. *Paschafus justus*, quoique naturaliste, était persuadé que quelque démon l'empêchait de gagner à son tour. Il invoquait ce démon, il tâchait de le fléchir. Un étranger, que l'on ne soupçonnait pas d'être trop crédule, croyait néanmoins que sa tabatière lui portait malheur : » Toutes les fois que je la tire, disait-il, je suis sûr de perdre mon argent. »

(A Continuer.)

ORDRE DU SERVICE DES VINS.

APRÈS LE POTAGE.

Madère, Xérès sec, Barsac, Sauterne.

AVEC LES HUITRES.

Arbois, Chablis, Pouilly, Buxy, Meursault, Blagny, Chevalier, Montrachet.

Bordeaux blancs.—Barsac, Bommes, Sauterne, Grave, Langon.

Tisane de Champagne.

AVEC LE PREMIER SERVICE.

Vins rouges (pour servir avec de l'eau).—*Basse Bourgogne* : Côte-Saint-Jacques, Coulange, Tennerre. *Mâconnais* : Mâcon, Thorins, Moulin-à-vent.

Vins blancs.—Chablis, Meursault, Pouilly. (Pour les verres à pied.) *Haute Bourgogne* : Volnay, Nuits, Beaune, Pomard, etc. *Bordeaux* : Léoville, Mouton, Rauzan, etc.

ENTRE LES DEUX SERVICES.

Madère, Xérès sec, Constance. (Sorbets au rhum.)

AVEC LE RÔTI.

Vin de Champagne.

AVEC LE DEUXIÈME SERVICE

Vins de haute Bourgogne : Clos-de-Vougeot, La

Tache, Chambertin, Romanée, etc. *Bordeaux* : Haut-Briou, Latour, Château-Laffite, Château-Margaux, etc.

Vins blancs.—Côte-Rôtie, Ermitage, Saint-Perey, Jurançon, Rhin, Grave, Sauterne, Carbonnieux, Midi et Côte du Rhône.

Vins rouges.—Tavel, Roussillon, Château-du-Pape, Côte Rôtie, Ermitage, Jurançon, Champagne rouge, Verzy et Verzenay, Portugal, Porto.

AVEC LE TROISIÈME SERVICE.

Bourgognes mousseux : Volnay, Nuits, Romanée.

Champagne : Aï mousseux, Champagne rosé. Silbery.

Vins de liqueurs.—*France* : Muscat Frontignan, Lunel, Rivesaltes, Grenache.—*Espagne* : Malaga, Rota, Alicante, Pacaret sec et doux, Xérès sec et doux.—*Autres vins étrangers* : Calabre, Malvoisie de Madère, Chypre, Malvoisie de Chypre, Canaries, Syracuse, Lacryma-Christi ; Constance, Cap, rouge et blanc, Schiras, Paphos, Picole, Rancio, Samos, Tokay.